

LA PETITE SŒUR

J'ai fait des romans pour une situation, j'en ai fait pour un caractère : *La Petite Sœur* réunit ces deux genres.

La situation est celle d'une femme arrivée à un certain âge, dont peu à peu la maternité s'exalte au point de devenir exclusive, chez laquelle la mère remplace l'amante tendre et passionnée qu'elle était pour son mari ; chez laquelle aussi il y a substitution d'organe, l'un s'atrophiant et l'autre au contraire se développant. C'est là un fait d'observation physiologique, qui pour n'être point général, n'en est pas moins courant, et tel qu'il n'est personne qui n'en ait sous les yeux des exemples rendant explicable l'état de guerre de certains ménages naguère admirablement unis, et tout à coup irréparablement troublés. Pour moi, j'en avais constaté plusieurs dans mes relations qui m'avaient paru assez intéressants pour fournir matière à roman, sans avoir besoin d'aller dans le dramatique jusqu'à l'extrême en copiant la réalité que m'offrait une de

ces mères et un de ces maris. La mère à la maternité affolée, qui après avoir aimé tendrement son mari, souhaitait que celui-ci mourût, pour que son fils unique, devenu « fils de veuve », fut exempt du service militaire. Le mari ayant pénétré les sentiments de sa femme, ce qui d'ailleurs était très facile, et se demandant si ce désir, devenu plus exaspéré à mesure de l'approche du tirage au sort, ne prendrait pas corps d'une façon tragique un jour ou l'autre.

Le caractère est celui d'un père, type du parfait égoïste, qui en vertu des droits que lui donnent sa naissance, son intelligence, sa beauté, ses grandes manières, en un mot tous les mérites extraordinaires dont il se sait doué, trouve naturel d'exploiter sa femme et sa fille ; et cela lui paraît si légitime que c'est à peine s'il a vaguement conscience de cette exploitation : n'est-il pas des êtres supérieurs à qui tout est dû ? Il est un de ces êtres-là.

Ce fut de ces deux idées que je partis pour bâtir le plan de la *Petite Sœur*, espérant les conduire parallèlement, en les mêlant dans une juste mesure, l'une s'appuyant sur l'autre, et toutes deux se prêtant force réciproquement. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce dualisme était impossible et que, comme toujours lorsqu'on introduit un caractère dominateur dans un roman, il tire tout à lui et dévore la situation, dont il ne reste plus trace. Comme cela m'était déjà arrivé plus d'une fois, particulièrement dans *Une Belle-Mère*, dans l'*Héritage d'Arthur*, dans les *Batailles du Mariage*, je n'en fus ni surpris, ni tourmenté. Puisque c'était le

caractère qui prenait le dessus, je devais lui laisser la première place; il serait le principal, la situation ne serait que l'accessoire; mais comme je tenais à cette situation, je la garderais pour une action où elle serait maîtresse à son tour, et où je pourrais la développer librement. Ainsi fut fait; après huit ans d'attente, j'écrivis *Mère*, qui est la mise en œuvre parfaitement franche du fait physiologique que je voulais présenter sous forme de roman.

Ce qui me rendait exigeant pour le caractère que je voulais peindre, c'est que j'avais connu l'original dont je comptais m'inspirer, et que pour le rendre tel que je voulais le traduire, avec le détail et un relief suffisant, il me fallait de la place.

J'étais alors tout jeune et ne pensais pas que je pourrais avoir plus tard l'idée d'en faire un personnage de roman, et souvent je le rencontrais promenant par les rues ensoleillées son importance, se faisant admirer dans cette tenue extraordinaire d'un homme qui rend superbe ou sublime tout ce qui le touche, par cette raison unique qu'une chose n'a qu'à être sienne pour devenir immédiatement superbe ou sublime. Et je le suivais des yeux, quelquefois même j'emboîtais le pas derrière lui, comme j'aurais pu le faire pour une femme qui m'aurait irrésistiblement entraîné dans son rayonnement. A qui donc s'adressaient les regards vainqueurs qu'il promenait autour de lui, à droite, à gauche, en avant, et même en arrière; car il descendait à se retourner? Ni à celui-ci, ni à celle-là le plus souvent, mais à tous, surtout à toutes, avec le sourire des souverains qui, par gracieuseté

et bonté d'âme, daignent montrer leur personne sacrée au peuple de leur bonne ville.

Quand, plus tard, des rencontres fortuites me mirent en situation de l'approcher, je constatai sans aucune surprise que, chez lui, « le ramage était digne du plumage », et que, tel je l'avais vu dans la rue, tel il était dans l'intimité, aussi vainqueur, aussi sublime, sans qu'à aucun moment lui vint à la pensée qu'il pouvait n'être pas moins odieux dans ses sentiments qu'il n'était ridicule dans sa tenue : l'odieux, le ridicule, ces mots n'avaient pas de sens appliqués à sa personne : les autres, oui, il était tout disposé à les trouver odieux, ou ridicules, mais lui ! mais lui !

Cependant ce ne fut pas dans ces rapports intermittents que je pus me rendre compte au juste de ce qu'il valait, réellement, dégagé de toutes les poses qui formaient sa nature même, mais bien dans une circonstance vraiment extraordinaire due, sinon aux hasards de la vie, au moins à ceux de la mort. Pour obéir aux intentions de mon père, tout en faisant mon droit, je travaillais — est-ce bien travailler qu'il faut dire ? — enfin, je passais quelques heures par jour dans une étude de notaire : sans doute, c'est un endroit médiocre pour faire de grands hommes, mais peut-être en vaut-il bien un autre, — la brasserie ou le caboulot, — pour en faire simplement des hommes préparés à la connaissance et aux difficultés de la lutte pour l'existence. Un matin, on me dit que je devais accompagner le deuxième clerc à un inventaire. Cela m'était si parfaitement indifférent que je ne demandai même pas chez qui. Nous voilà en route bavardant.

dant de mille choses intéressantes pour nous. Quelle surprise c'était chez mon fantoche ! Bien que la loi ait pris toutes sortes de précautions pour ordonner que l'inventaire soit fait en présence de tous ceux qui ont un intérêt à le contrôler : héritiers, légataires, notaires, pour représenter les absents, juge de paix, greffier, il ne tarda pas à arriver, comme cela se produit ordinairement dans la pratique, que nous restâmes seuls, mon chef et moi, lui dépouillant et analysant les papiers, moi procédant tout simplement à la recherche de ces papiers dans un bureau ou dans un secrétaire, et à leur mise en ordre, à vue de nez. Comme j'avais ouvert un des tiroirs de ce secrétaire, j'y trouvai une quantité d'enveloppes non fermées avec une inscription consistant en un nom et une date : « Madame ... 19 oct. 18... » J'ouvris une de ces enveloppes, puis une autre, puis une troisième : toutes contenaient une mèche de cheveux, attachés par un fil : des blonds, des châains, des noirs, de toutes les couleurs, des blancs exceptés.

— Voyez ça ! dis-je stupéfait.

Il n'y avait besoin ni d'autres indications, ni d'explications pour comprendre : c'était le répertoire de ses victoires et conquêtes.

— Ah ! le cochon, dit mon camarade.

Bien que cette exclamation traduisit mes sentiments comme les siens, elle ne nous empêcha pas de passer la revue de ces enveloppes pour voir si les cheveux répondaient bien aux inscriptions de l'adresse, car parmi les noms qu'elles donnaient il y en avait plusieurs qui étaient connus de nous. Était-ce possible ? Ce jour-là la vacation fut mal

remplie ; mais quand le patron vint la clore, cheveux et enveloppes furent brûtés dans la cheminée ; l'infamie du vainqueur resta donc entre trois personnes, et si plus tard je l'ai racontée dans un roman, *Marichette*, ce fut de façon à ce qu'on ne pût deviner le nom ni du « cochon » ni de ses victimes ; car si j'ai souvent pris des êtres réels pour en faire des personnages de roman, j'ai toujours eu le souci qu'on ne pût pas les reconnaître sûrement. C'est déjà beaucoup que les auteurs dramatiques et les romanciers s'inspirent des gens qu'ils fréquentent ou qu'ils rencontrent pour les jeter sur la scène ou dans leurs livres, en leur donnant des rôles ridicules ou odieux qu'ils n'ont pas du tout joués dans la vie réelle. Mais procéder avec ces gens de façon à ce que chacun crie leurs noms est un appât à la curiosité du public, et, par là, au succès, que je n'ai jamais employé : en somme, on pêche avec ce qu'on n'a pas dégoût à toucher plutôt qu'avec ce qui doit infailliblement ferrer le poisson.

Ces idées ayant toujours été miennes, excepté pour quelques cas où la copie exacte était permise, on doit comprendre comment j'accueillis le dessinateur qui, chargé de l'illustration de la *Petite Sœur* dans l'édition spéciale à la jeunesse, m'apporta un jour, pour représenter le comte de Mussidan, le portrait de Barbey d'Aurevilly, non seulement par la reproduction de la tête frappante de vérité, mais encore par celle de sa prestance majestueuse et de cette toilette extraordinaire qui faisait l'orgueil de celui qui la portait, aussi bien que l'esclaffement des gamins qui le suivaient dans la rue, en cortège joyeux, comme pour un masque fantastique. Je

n'avais aucune raison d'être agréable à Barbey d'Aurevilly que je trouvais aussi cocasse par ses prétentions que déplaisant par certaines de ses fréquentations, mais enfin, malgré tout, avant tout, il était le poète de la *Maitresse rousse*. Je me fâchai donc.

— Nous allons supprimer ce portrait, dis-je.

— Et pourquoi donc ? Vous ne le trouvez pas ressemblant ?

— C'est précisément parce que je le trouve trop ressemblant que je n'en veux pas.

Et je donnai les raisons qui expliquaient ce refus.

Pendant que je parlais, le dessinateur me regardait avec un sourire ironique.

— Vous ne voulez pas que Barbey d'Aurevilly puisse se fâcher ?

— Assurément.

— Il ne se fâchera pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Il a posé.

— Pour son portrait, je l'admets, mais pas pour celui du comte de Mussidan.

— Mais au contraire, c'est pour représenter le personnage que vous avez dessiné qu'il m'a donné l'autorisation de le portraiturer.